

**Louise de Vilmorin : «Les mémoires inachevées de Coco Chanel», *Jours de France*,
16 novembre 1971, n° 882, p. 132-134.**

Je ne regarde pas mes premières années comme faisant partie d'un temps lointain, étranger, où vivait une enfant que je reconnais mal, une enfance abandonnée dont la réalité n'a pas plus d'importance que celle d'une personne incapable de nous juger. Non, l'enfant que je fus est avec moi, aujourd'hui. J'ai réalisé ses projets. J'ai satisfait ses goûts. C'est d'elle que je tiens l'exigence et c'est elle que j'ai su contenter. Aucun être ne m'est aussi proche. Elle me doit tout et je lui dois ce que, dans un certain domaine, j'ai pu donner à mon époque. Ensemble nous rions souvent, nous échangeons plus d'un clin d'œil, mais quant au travail, c'est moi qui l'ai, seule, accompli.

Je suis née en Auvergne, où mes parents habitaient un village situé à une trentaine de kilomètres de la petite ville d'Issoire. Le mot village éveille souvent une idée de bonheur. On croit entendre jeunes et vieux chanter la vie au rythme des saisons. L'hiver, les toits sont bleus de neige et, pendant la nuit de Noël, les rues sentent bon la dinde et les crêpes.

Dans un petit village d'Auvergne

Ni le village où je suis née, ni notre vie familiale n'ont de rapport avec ces images. L'Auvergne, pays rude, montagneux et sauvage, ne sourit pas volontiers et notre maison, placée à l'écart d'un village solitaire, ne souriait que rarement.

J'avais deux sœurs, l'une de six ans plus âgée que moi, l'autre d'une année ma cadette. Certains jours d'hiver, lorsque le mauvais temps nous empêchait de sortir, nous bavardions devant la cheminée et notre chuchotement se mêlait à celui du vent qui polissait les fleurs de glace à la fenêtre. Si d'aventure nous élevions la voix ou si, emportées par le plaisir de quelque jeu, nous nous mettions à rire et à courir dans la maison, mon père ou l'une des servantes apparaissait aussitôt pour nous dire : «Chut... chut... taisez-vous, ne faites pas tant de bruit. Chut... chut...» Et quand je me reporte

en pensée vers ces années de ma vie, je me vois entourée de visages dont les bouches, barrées d'un doigt, répètent inlassablement : «Chut... chut...»

Mon père que j'admirais

J'appris plus tard que mon père n'était ni approuvé, ni aimé par ma famille maternelle. C'était un bel homme, fort civilisé, doué d'imagination et parlant l'anglais, ce qui, à l'époque, dans une province reculée comme l'Auvergne et dans notre milieu de paysans aisés, semblait extraordinaire et plutôt suspect. Il souhaitait une vie plus large; il croyait au progrès et se laissait aller à des projets multiples. Bref, sa nature, qui le poussait à faire éclater le cadre étroit des traditions et des principes d'épargne, rigoureusement pratiqués par la parenté de ma mère, le condamnait à la réprobation. Ma mère l'aimait. Elle se soumettait à toutes ses fantaisies et lui donnait sa signature chaque fois qu'il la lui demandait. Elle possédait au Mont-Dore une maison où nous passions plusieurs mois de l'année. Là, nous n'allions pas à l'école. Nos études, comme notre existence, baignaient dans une sorte de laisser-aller dû, en partie, à l'état de santé de ma mère et aux préoccupations que mon père en éprouvait. C'était autre chose que des vacances et cela y ressemblait. C'étaient d'étranges vacances au cours desquelles nous n'avions pas le droit de sortir du jardin. On me confiait à la surveillance de ma sœur aînée qui, sans doute ennuyée de ce rôle, ne songeait qu'à désobéir.

Le petit monde de mon enfance

La grille du jardin s'ouvrait sur le domaine défendu de la grand'route, que nous n'avions, sous aucun prétexte, la permission de traverser. Cependant, ma sœur, poussée par une sorte de témérité, pour moi inexplicable et qui m'effrayait, ouvrait doucement la grille et murmurait à mon oreille, sur un ton sans réplique : «Si tu dis un mot, gare à toi», puis partait encourageant. Où allait-elle ? Vers qui ? Vers quoi ? Je ne le sus jamais. Alors, abandonnée, je me faufilais à mon tour par cette grille restée entr'ouverte, je traversais la grand'route et me dirigeais vers le cimetière. J'y avais adopté deux morts.

Je composais, sur leurs tombeaux, des jardins de fleurs, d'herbes et de brindilles, et je jouais auprès d'eux avec les petites poupées de chiffons que je fabriquais à mon goût, c'est-à-dire au goût de mon cœur. Je les préférais aux belles poupées achetées dans les magasins. Celles-ci ne m'intéressaient pas. Elles avaient beau répéter sur commande «Papa, maman», elles avaient beau ouvrir et fermer les yeux, je restais insensible à leurs miaulements de bazar et j'aimais mieux mes poupées de chiffons que tout le monde trouvait laides et dont on se moquait.

Ainsi, chaque fois que ma sœur désobéissante me laissait seule pour courir Dieu sait où, je retournais en cachette à mes tombes. Je leur apportais des miettes de gâteaux, un fruit, une tablette de chocolat, des cailloux qui me plaisaient, des champignons vénéneux que je trouvais jolis et mes poupées dont j'étais vraiment la petite mère.

Toute ma sentimentalité s'exprimait dans ce cimetière, entre ces tombeaux et ces enfants à demi-imaginaires que je berçais, illustrant ainsi, sans le savoir, mon instinct maternel et mon besoin de protéger et d'aimer. Je crois que ces morts ont été sensibles à mes offrandes, à mon amour, à mes jeux; je crois encore qu'ils me protègent et m'ont porté bonheur. Un jour j'allai même jusqu'à voler pour eux le plumier en laque japonaise de mon père. La disparition de cet objet fit grand bruit. On me questionna. Je dus avouer. Je sanglotai. Je fus punie, mais rien ne m'empêcha de retourner, en secret, à mes tombeaux : je suis entêtée et fidèle.

Mon père vendit peu à peu les terres et les fermes que ma mère avaient reçues en dot. Je ne me rendais pas compte de cela, mais j'éprouvais une sorte de curiosité voisine de l'anxiété, quand je regardais ma mère et son maintien pensif. Elle se tourmentait pour notre avenir et cherchait, sans doute, un moyen de l'assurer. Ce fut certainement après de longues hésitations qu'elle décida de nous emmener faire une visite à l'un de ses oncles, vieil homme riche, qui habitait Issoire et qu'elle espérait convaincre de s'intéresser à nous.

Inquiétude pour notre avenir

Nous partîmes dans notre cabriolet, attelé d'un beau cheval. Dans ce temps-là, ne pas posséder au moins un cheval était signe de misère et, dès l'enfance, tout le monde savait conduire. Courses, promenades, visites, nécessitaient une voiture. Mes parents détestaient la négligence. Ils avaient un goût naturel pour ce qui est propre, frais, luxueux, c'est pourquoi notre attelage se faisait remarquer par un accent d'élégance, inusité dans nos campagnes. Habillées avec soin, nous étions, ce jour-là, plus jolies que de coutume, et ma mère, ne doutant pas du bon effet que nous produirions, avait une expression inusitée de jeunesse et d'assurance qui nous promettait beaucoup de plaisir. Pourtant, tout en conduisant, elle ne cessa de nous faire des recommandations. Elle nous dit qu'il faudrait être sages, réservées, silencieuses, et donner la preuve de notre parfaite éducation. «Alors, mes petites filles, c'est entendu, répétait-elle, vous m'avez bien comprise ? Vous serez sages ?» «Oui, maman», répondions-nous.

Enfants terribles

Dès l'arrivée, notre oncle, tout en nous aidant à descendre de voiture, jeta sur notre attelage et sur nous trois un regard réprobateur. «Voilà à quoi passe leur argent», semblait-il penser.

La maison de cet oncle me parut très grande, très sombre et comme figée dans un ordre intimidant. Tout y brillait et les parquets luisants imposaient aux visiteurs une démarche attentive. Les conseils de ma mère bourdonnaient à mes oreilles et j'ouvrais de grands yeux en souriant à cet homme à qui il fallait plaire. Il nous embrassa, et je compris que son aspect sévère et méfiant cachait de la bonté. Comme ma mère avait à lui parler seul à seul, il nous fit conduire, ma sœur et moi, dans une pièce vaste et humide, tendue d'un papier rouge, imitant le velours. Là, on nous dit d'attendre sagement.

Deux petits démons

Nous restâmes, un moment, silencieuses, sans bouger. Le temps passait. Je m'ennuyais, et cherchant à m'amuser, je me mis à tourner dans la pièce en en longeant les murs. Ce papier de velours rouge était bien agréable à caresser. J'y frottai mes mains, puis j'en grattai la surface avec mes ongles, et ainsi, à force de froter et de gratter, j'en décollai un petit bout sur lequel j'eus la mauvaise idée de tirer violemment. Oh ! stupeur, une large lamelle se détacha de bas en haut jusqu'au plafond et tomba à mes pieds comme un immense copeau. Ma sœur, au lieu de me gronder, trouva cela très drôle, elle se leva d'un bond et vint arracher une seconde bande de papier qui, comme la première, se détacha facilement de ce mur humide. Alors, nous fûmes prises de frénésie; la folie de ce jeu vraiment amusant nous enivrait et les banderoles de papier, sur lesquelles nous tirions à qui mieux mieux, s'abattaient en tournoyant dans la chambre. Si parfois un morceau en restait collé près de la corniche, nous montions sur des échafaudages de tables et de chaises pour essayer de le décoller !

Nous accomplissions cet étonnant méfait lorsque la porte s'ouvrit. Nous étions sales, ébouriffées, couvertes de poudre rouge, le désordre était indescriptible et nous avions l'air de deux démons surgissant à mi-corps de nos flammes de papier. Je vois encore ma mère, et ce souvenir, le plus douloureux de ma vie, est comme un coup de poignard dans mon cœur : elle s'appuya, défaillante, au chambranle de la porte, nous regarda sans dire un mot, tandis que deux grosses larmes coulaient lentement sur ses joues. Nous nous jetâmes à son cou en criant : «Maman ! maman !», nous nous mîmes à pleurer, mais le malheur était fait, notre réputation était perdue et l'espoir de conquérir les bonnes grâces de notre oncle s'évanouit à jamais. Ma mère, humiliée, brisée par l'échec que notre conduite insensée promettait à sa visite, remonta en voiture et repartit, accompagnée de ses deux diables barbouillés d'écarlate.